



Parution : avril 2018

Format : 12,5 X 21 cm

Roman, 300 pages

Prix : 18 €

ISBN : 978-2-911137-60-0



9 782911 137600

Contact presse

Corinne Niederhoffer

Elan Sud

233 rue de Rome, 84100 Orange

Tél : 04 90 70 78 78

Courriel : elansud@orange.fr

DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14

Page de l'auteur:

<http://elansud.fr/rousset>

Le Lis des teinturiers

Auteur : Bénédicte ROUSSET

Roman policier

Collection : Hors collections]HC[

Aaron pense être « l'élu » et recherche son alter ego.

Anna et Alphonse sont liées au serment de ne communiquer entre elles que d'une façon épistolaire.

Entre Vaucluse et région lyonnaise, nous retrouvons le commissaire Berthier face à un dangereux prédateur.

Les coupables potentiels sont nombreux et l'évidence pas toujours bonne conseillère.

Points forts de ce roman :

Roman policier, enquête, Schizophrénie, serpents, légende autour des teinturiers, bijoux, Vallée du Rhône, Avignon, Orange, Mornas, Montélimar, Lyon.

Correspondance épistolaire entre deux jeunes femmes aux personnalités opposées. Condition féminine, relation dans le couple, rapport à la maternité...



Bénédicte ROUSSET :

Très jeune, c'est dans l'imprimerie de son père que Bénédicte Rousset a découvert les romans, pièces de théâtre et poèmes rédigés par ses ancêtres, dont un félibre : Gabriel Bernard.

Fille et petite-fille d'institutrices, et enseignante dans un collège du Vaucluse, l'auteur perpétue le lien à l'écriture comme une histoire de famille.

Passionnée par les intrigues policières, elle aime puiser son inspiration aussi bien dans les œuvres de Maupassant et Yasmina Khadra, que dans la littérature italienne (Buzzati, Sciascia, Pirandello la fascinent)

Pages suivantes: premières pages du roman

Prostrée dans sa geôle de verre, Margaux fixa les yeux noirs et ronds qui lui lançaient un regard absent.

Hypnotisée, elle tenta de détourner la tête pour s'arracher au froid glacial de ses prunelles, mais n'y parvint pas.

Soudain, il ouvrit une gueule immense.

Démesurée.

Monstrueuse.

Margaux, pétrifiée, ne cilla pas et presque inconsciemment, décida de remanier sa façon de procéder.

Comment les hommes les attrapaient ? À mains nues ? Elle en douta sérieusement.

Une peur incoercible crispa ses poings.

Installé dans un fauteuil Chesterfield, Aaron observait la scène, figé dans une fascination qui le laissait bouche entr'ouverte.

Sans quitter sa captive des yeux, son agresseur ouvrit un paquet arraché d'une cartouche à moitié entamée, alluma une cigarette, souffla la fumée vers le bas pour ne pas embrumer son champ de vision et fit claquer son vieux Zippo en le refermant d'une main.

Margaux s'étonna du regard opaque d'Aaron : quelque chose l'avait investi, possédé.

Il différait de celui qu'elle connaissait, même peu, comme si le jeune homme eut été incomplet en dehors de la présence de la créature.

Mais qui était-il vraiment ?

Aaron comment d'ailleurs ? Elle se rendit compte qu'elle ne savait rien de lui. Pas même son nom de famille, ni ses goûts, ni son métier. Rien.

Ils avaient pourtant échangé tant de fois ces dernières semaines, ri et bavardé, les yeux gourmands d'un désir naissant.

Vingt et une heures trente-deux.

La posture de l'animal lui sembla perfide. Une cascade de frissons lézarda ses jambes musclées.

Il devait avoisiner les trois mètres, et progressait.

Sa langue fourchue narguait la prisonnière qui commit l'erreur ultime.

L'âme aux abois, dans l'espoir d'atteindre son cou, Margaux plissa le front, pinça ses lèvres et se jeta sur lui.

Une violente envie de hurler attisa sa panique.

Ses mains atteignirent précisément le vide.

Au plus haut de sa célérité, le son ne peut attraper la lumière.

La morsure, aussi rapide que l'éclair, laissa Margaux épouvantée.

Vingt et une heures trente-sept.

Elle sentit ses doigts et ses lèvres fourmiller.

La cigarette se réduisit comme la marge de temps qu'il lui restait à vivre.

De violents maux de tête envahirent le crâne de la jeune fille. Elle se pencha lourdement vers l'avant et vomit.

La mort, engouffrée de la sorte, lui suintait par tous les pores, mais ne s'échapperait pas par l'estomac.

À l'ultime regard jeté vers son geôlier, elle comprit qu'il savait. Il écrasa sa cigarette.

Son sourire débordait de jouissance : toutes les parties sombres de lui-même s'imbriquaient.

Il savait.

Aaron caressa le petit pendentif enroulé autour de son cou.

Vingt et une heures quarante-sept.

Elle suait.

Il glissa la main dans son pantalon.

Vingt et une heures quarante-huit.
Ses yeux ne purent demeurer ouverts. Margaux commanda à son bras de se lever, il refusa de lui obéir.
Son corps paralysé la laissa pantelante.
Perte de contrôle des muscles, murmura Aaron en gémissant.
Vingt et une heures cinquante.
Le simple fait de respirer devint de plus en plus complexe.
Ses poumons se paralysent... son petit cœur va s'accélérer pour tenir la cadence.
Margaux, inerte, recroquevillée en position fœtale, paraissait plus petite qu'une heure auparavant.
Son visage s'était resserré dans la douleur.
Vingt et une heures cinquante-cinq.
Dommage que ça ne dure pas plus longtemps, pensa-t-il, le ventre secoué de spasmes.

2

Lyon, mercredi 10 septembre

Alphie,

Ça fait drôle d'écrire une vraie lettre, mais tu as raison : aller chercher le courrier et pester quand la boîte est vide, j'adore ! Tout de même... jurer de s'écrire exclusivement me paraît difficile. Mais nous nous sommes promis. Pas de mail, pas d'appel, des lettres et que des lettres. De toute façon, mon portable ne tient plus la charge. Je ne peux pas faire de frais en ce moment et mes parents non plus. On verra à Noël s'il survit jusque-là.

Comment vas-tu depuis le début des cours ? Tu me manques. Moi, j'ai repris la natation. Cette semaine, dans le bassin, j'ai rencontré quelqu'un. Il est trop beau... Grand, brun, hyper bien tanké. Je nageais, comme d'habitude, et je voyais bien qu'il m'observait. J'ai jeté des petits coups d'œil dans sa direction, l'air de rien. Mon bonnet fuchsia ne m'avantageait pas, mais le type me regardait toujours. Au bout d'un moment, il s'est arrêté, a attendu que je finisse ma longueur et m'a lancé : « Vous avez vos lunettes à l'envers ! » Je suis devenue écarlate et l'ai remercié. Je t'assure : on peut se liquéfier dans l'eau. Tu t'en rends compte ? Il m'a parlé. Je sens une ouverture. Je sais, ne me dis rien, c'est la big attraction. J'y retourne vendredi. J'espère le retrouver. Tiens, en parlant de vendredi, rue Condé, dans le second arrondissement, j'ai découvert une sorte de coffee shop : le Dust Café, c'est apéro là-bas après-demain soir ! J'aime l'ambiance qui se dégage du lieu, je voudrais t'y emmener bientôt. Lyon est une ville accueillante, qui fourmille de recoins dans lesquels je commence à me sentir bien.

Et toi, quoi de neuf ? Comment te sens-tu ? Hâte de te lire.

Je t'embrasse très fort.

Anna.

3

Une masse nuageuse menaçait le ciel avignonnais en ce treizième jour de septembre. Alphonsine referma soigneusement la boîte aux lettres, son courrier ouvert entre les doigts. Sa bouche s'étira en un large sourire de ravissement. Elle lut.

Les nouvelles de sa seule amie réchauffaient son cœur. Alphonsine savait qu'Anna, elle aussi, tentait de remiser ses souvenirs d'enfance douloureux dans un coin sombre de sa tête, pour ne plus les voir surgir et briller, la nuit, la laissant trempée de sueur, été comme hiver.

Chacune réagissait différemment. Au lycée, en cherchant ensemble le terme « résilier » dans le dictionnaire, elles avaient lu la définition du mot « résilience » et compris qu'il existait des moyens de défense, pour résister à un traumatisme vécu. Elles s'étaient regardées, sans mots. Seule Anna pouvait comprendre, elle qui n'était pourtant que douceur et bienveillance, que la méchanceté est un bouclier, rien de plus.

Elle se hâta, remontant le col de sa veste en jean, et regagna la demeure de ses parents, joliment entretenue, au bout d'un long chemin caillouteux.

Elle s'immobilisa devant l'imposant miroir du salon, et considéra son image. Elle tâta son abdomen, se fit la réflexion qu'elle avait pris un peu d'embonpoint et pivota sur la droite pour vérifier. Elle inspira pour gagner son ventre. Ses mains pressèrent ses fesses afin de les remonter puis elles poursuivirent leur inspection jusqu'aux seins lourds, disgracieux, sous son tee-shirt blanc. Décidément, elle ne trouvait rien de beau à ce corps massif dans lequel elle se sentait prisonnière. Elle scruta son visage, qu'elle jugeait prématurément abîmé, et se griffa au niveau de la mâchoire, comme pour décoller un masque. Enfin, Alphie s'avança encore, jusqu'à loucher sur son nez long et crochu, qui gâtait son visage allongé, aux traits fins, presque harmonieux. Que manquait-il ? Pourquoi ne se trouvait-elle pas jolie ?

Et si elle se faisait opérer ? Elle redressa son appendice entre ses doigts pour le modeler différemment : vers la droite, vers la gauche, vers le haut, mais constata que, par n'importe quel biais, ça n'allait pas. De la paume, elle tapa dessus, jusqu'à ce que survienne une douleur aiguë. Un autre nez ne changerait pas sa face, elle en était intimement persuadée.

La tirade de Cyrano a été écrite pour moi, simplement un peu en avance, avait-elle décrété, lasse de porter ce fardeau jusqu'aux extrémités. Dans son imaginaire, un ange avait agacé le Bon Dieu et son ire s'était abattue sur elle. Alphie ne lui en voulait pas, au Bon Dieu. Elle doutait même de son existence. Tout le monde a le droit d'être en colère. Les conséquences sont un peu plus lourdes quand c'est Lui qui se fâche, voilà tout.

Les événements s'étaient accélérés quand, contrainte de se séparer géographiquement d'elle, sa meilleure amie n'avait pas pu intégrer la même faculté. Toutes deux prévoyaient de suivre des cours de lettres modernes, à Avignon, mais un déménagement précipité avait conduit Anna et ses parents à Lyon. Un tout nouveau logement les attendait, à quelques stations de métro de l'université Jean Moulin à Lyon 3.

Il lui sembla que l'Éternel libérait à nouveau ses foudres.

Son regard s'assombrit.

Sans elle, elle allait déprimer.

Récemment, l'occasion de se venger s'était présentée. Juste pour aider la Providence à équilibrer un peu la répartition des petits bonheurs et des petits malheurs, avait-elle pensé.

L'envie lui prit de le raconter à Anna. Elle relut sa courte lettre et s'installa à la table en fer forgé du jardin pour rédiger sa réponse, mais hésita un instant, son Bic noir entre les dents.

Avignon, samedi 13 septembre

Ma chère Anna...

Un petit amoureux en vue ?

De mon côté, mon prénom m'a déjà fichu la honte dès la rentrée à la fac. Un prof de

littérature comparée (que j'ai ensuite croisé en ville à Avignon) a marqué un temps d'arrêt en le découvrant. Son silence lançait : « C'est une plaisanterie ? Pauvre fille ! » Dire que mes parents m'en ont affublée en hommage à mon arrière-grand-mère décédée le jour de ma naissance. Elle aurait pu attendre un peu la vieille. Marre des railleries récurrentes.

Le prénom le plus démodé de France. 86 ans d'âge moyen pour les quelques femmes qui le portent aujourd'hui. En sachant que j'ai dû faire baisser la moyenne des statistiques.

Bref, il faut que je te raconte quelque chose. C'était hier. Je sirotais un cocktail en terrasse du Wall Street Café, place Pie à Avignon. Je me suis rendue aux toilettes, la démarche mal assurée, sur mes premiers talons hauts (je venais de les acheter dans notre petite boutique, tu sais ? En haut de la rue Saint-Agricol. Ils m'ont coûté cher !). Une jeune femme superbe, aux cheveux longs, bruns, se trouvait penchée devant le miroir pour rehausser ses cils déjà impeccables d'une touche de mascara noir. Anna, mon geste a été plus rapide que ma pensée. Je ne considère donc pas qu'il y ait eu préméditation. Feignant un déséquilibre dû à mes nouvelles échasses, j'ai bousculé la jolie nana, tombant presque entièrement sur elle. Sa tête s'est dangereusement rapprochée du miroir. La brosse du mascara a fait tampon en se logeant au beau milieu de son iris bleu. Devant son désarroi manifeste, j'ai jeté un regard furtif dans la glace, gonflé mes poumons de satisfaction et me suis trouvée belle, Anna, pour la toute première fois de ma vie.

Le visage empourpré, la pauvre victime gesticulait, s'épongeait l'œil d'une main avec de l'essuie-tout blanc et de l'autre, tirait rageusement sur le rouleau. Je tentai de l'aider en levant les bras vers elle, mais la jeune femme m'a congédiée, sa rancœur à peine dissimulée sous la politesse. Esquissant un rictus de satisfaction qui m'a moi-même glacée d'effroi, je me suis excusée, avec la sincérité de ma nature. Enfin, elle s'est engouffrée dans une cabine des toilettes puis a rejoint sa table, quelques minutes plus tard. Celle de la pauvre femme jouxtait la mienne. Son œil rouge et gonflé l'enlaidissait à souhait ! Ses larmes coulaient. Ses amies l'ont emmenée pour qu'elle consulte un médecin. En quittant le café, elles ont jeté vers moi un regard débordant de ressentiment.

Je m'en suis trouvée encore plus belle. Pardon de te dire cela, ma douce Anna, mais il va bien falloir que je recommence : la beauté est éphémère.

Raconte-moi des histoires drôles comme celle des lunettes à l'envers.

Que sais-tu de ton grand brun ? Où vit-il ? Que fait-il ?

Moi aussi, je t'embrasse très fort,

Alphie.

Le commissaire Adrian Berthier s'arracha un poil de sourcil. Debout depuis cinq heures et demie, il avait rejoint les locaux de la brigade à six heures et quart. Un vent frais, qui s'immisçait sous les fenêtres de son bureau, accentua son humeur maussade. Saleté d'isolation. Il se traînait, contrit d'avoir abandonné pour une longue journée de samedi la douce peau hâlée de Gabriella. Chaque fois qu'il la quittait, il craignait ne jamais la revoir. Un sentiment insondable qu'il tentait de maîtriser malgré les fêlures de leur relation, pour ne pas souffrir. En vain. Il frémit tout à coup à l'idée que cette possibilité se réalise : détraqué, il se diluerait dans cette vague de folie éternelle qui habite les âmes en perdition.